

Steve Keen

L'imposture économique

Préface et direction scientifique de Gaël Giraud
Traduit de l'anglais par Aurélien Goutsmedt



Chapitre XVII Plus rien à perdre, sinon leur âme

Chapitre XVII

Plus rien à perdre, sinon leur âme

Pourquoi la majorité des marxistes ne sont pas pertinents, alors que presque toute la théorie de Marx l'est

L'économie marxienne constitue l'une des véritables alternatives au raisonnement économique néoclassique, et de ce fait, il me faudra en parler dans le prochain chapitre qui examine les alternatives à l'économie conventionnelle. Cependant, les économistes conservateurs n'ont pas le monopole de l'analyse économique bancaire, et l'économie marxienne, quand elle est bien interprétée, souffre d'un casse-tête logique tout aussi important que ceux qui affectent l'économie néoclassique.

Ce casse-tête a séparé les économistes hétérodoxes en deux camps. Tandis qu'un petit groupe continue de travailler à l'intérieur de ce que ses membres considèrent comme la tradition marxienne, et passe une bonne partie de son temps à tenter de résoudre cette énigme, la grande majorité ignore presque complètement Marx et l'économie marxienne, et participe au contraire au développement des écoles de pensée présentées dans le prochain chapitre.

L'ironie de cette situation est que, si la philosophie de Marx est bien interprétée, le casse-tête disparaît, et Marx offre alors un excellent point de départ pour qui veut analyser le capitalisme – malgré l'abandon du message révolutionnaire qui rend Marx très séduisant pour ses adeptes actuels, et profondément antipathique pour beaucoup d'autres.

Le cœur du problème

L'un des articles de foi fondamentaux de l'économie marxienne conventionnelle est que le travail est l'unique source du profit : bien que les machines soient nécessaires à la production, seul le travail crée le profit du capitaliste. L'aspect séduisant de la radicalité marxiste repose sur cette proposition, puisqu'elle explique que le profit capitaliste provient de l'exploitation des travailleurs.

Les marxistes expliquent que le travail est la seule source de profit car il s'agit de la seule marchandise pour laquelle on peut faire une distinction entre « marchandise » et « pouvoir de la marchandise ». Quand toute autre marchandise est vendue, l'acquéreur la prend en bloc. Mais avec le travail, « l'acheteur » capitaliste ne possède pas le travailleur. Au contraire, il paie un salaire de subsistance qui peut être représenté par un panier de biens ; il s'agit du coût de production de la capacité à travailler, que les capitalistes décrivent comme la « force de travail ». Le capitaliste met ensuite l'ouvrier au travail pendant la journée d'ouvrage, journée durant laquelle le salarié produit un panier de marchandises différent qui vaut plus que son salaire de subsistance. La différence entre la production du travail et le

coût de reproduction de la force de travail constitue la source du profit.

Une telle distinction ne peut en effet être opérée pour les machines : quand il achète une machine, le capitaliste obtient ce qu'il a payé et rien de plus, alors qu'avec le travail, il obtient plus que ce qu'il paye. Dès lors, les machines ne font que transférer leur valeur au produit.

Cette proposition s'est avérée très problématique du point de vue logique. De sorte que la grande majorité des économistes critiques ont en pratique abandonné la logique de Marx. Cependant, une minorité d'économistes continue de faire allégeance à ce que l'on considère comme la méthode de Marx, et continue de s'efforcer d'inventer des moyens de maintenir la proposition selon laquelle le travail est la seule source du profit.

Les critiques de cette idée, énoncées sous une forme mathématique, sont convaincantes, mais ont été attaquées par les économistes marxistes sur le terrain philosophique et méthodologique.

Cependant, il existe des raisons philosophiques de penser que la proposition selon laquelle le travail est l'unique source du profit n'est pas valide, et ces raisons furent découvertes par Marx lui-même. Malheureusement, Marx ne réussit pas à maîtriser rigoureusement sa propre logique, et protégea au contraire une théorie dont il avait lui-même prouvé le caractère erroné.

Rigoureusement appliquée, la logique marxienne constitue un outil puissant pour analyser une économie de marché, sans que l'on soit contraint pour autant de conclure que le capitalisme doit nécessairement laisser place au socialisme. Malheureusement, étant donné le rôle idéologique du marxisme aujourd'hui, je pense que les économistes marxistes continueront de s'accrocher à une interprétation de Marx prophétisant le trépas inévitable du capitalisme.

La feuille de route

Dans ce chapitre, je vais expliquer le concept de valeur de l'économie classique, et la manière dont Marx développa ce concept dans sa théorie du travail, puis je vais présenter les problèmes logiques qui résultent de la proposition selon laquelle le travail est la seule source de valeur. Je rendrai compte, ensuite, de la brillante analyse philosophique de Marx sur la marchandise, et montrerai que cette analyse contredit la théorie de la valeur travail, en expliquant que tous les facteurs de production constituent des sources potentielles de valeur.

L'économie marxienne et l'économie de Marx

Si un capitaliste machiavélique du XIX^e siècle avait souhaité couper les jambes de l'intelligentsia socialiste du XX^e siècle, il n'aurait pu trouver de meilleure arme que la théorie

de la valeur travail. Et pourtant, cette théorie ne fut pas l'invention d'un défenseur du capitalisme, mais bien celle de son plus grand opposant : Karl Marx.

Marx utilisa la théorie de la valeur travail pour expliquer que le capitalisme possède une contradiction interne qui conduirait au final à sa chute et à son remplacement par le socialisme. Cependant, la logique de Marx sous-jacente à sa théorie de la valeur travail comporte une incohérence qui invalide la critique marxiste du capitalisme (sauf à parvenir à résoudre cette contradiction). Par conséquent, trouver une solution à cette énigme devint « le chemin de croix » des économistes marxistes. Alors que les révolutionnaires du XIX^e siècle dépensèrent leur énergie à tenter de renverser le capitalisme, les révolutionnaires du XX^e siècle tentèrent de sauver la théorie de la valeur travail. Il n'y avait plus aucune chance qu'ils effraient le système capitaliste.

En dépit de vaillants efforts, les économistes marxistes ont échoué dans leur quête. Par conséquent, alors que la pensée de Marx dispose toujours, à l'orée du XXI^e siècle, d'une influence considérable sur les philosophes, les historiens, les sociologues et les activistes politiques de gauche, Marx et les marxistes sont ignorés par les économistes non marxistes^{730}. La majorité des économistes hétérodoxes aurait tendance à reconnaître que Marx apporta des contributions majeures à la pensée économique, mais que, globalement, Samuelson avait raison : Marx n'était qu'un « post-ricardien mineur », quelqu'un qui mena l'économie classique un peu plus loin que David Ricardo mais dont la contribution conduisit finalement à l'effondrement de cette école de pensée.

Cette conclusion est fautive. Rigoureusement interprétée, la théorie de Marx libère l'économie classique de sa dépendance à l'égard de la théorie de la valeur, et pose les bases d'une compréhension critique profonde du capitalisme. Mais par une ironie toute machiavélique, le principal obstacle à cette appréciation plus riche de Marx est la dévotion servile des économistes marxistes à la théorie de la valeur travail.

Avant de voir en quoi la théorie de la valeur de Marx n'est pas une théorie de la valeur travail, nous devons tout d'abord étudier les grands économistes classiques que sont Adam Smith et David Ricardo.

La valeur (prélude)

La proposition selon laquelle une entité est la source de la valeur d'une marchandise soulève deux questions : qu'est-ce que la « valeur » en général, et pourquoi une certaine entité devrait-elle être la source de cette valeur ?

Une définition générique de la valeur englobant les différentes écoles de pensée ayant utilisé ce terme est qu'il s'agit d'une valeur intrinsèque à la marchandise, qui détermine le rapport normal (« l'équilibre ») selon lequel deux marchandises s'échangent. Un corollaire essentiel de ce concept est que la valeur n'est pas reliée aux évaluations subjectives des

acheteurs d'un produit. Par la suite, j'utiliserai « valeur » dans ce sens spécifique et non dans sa signification la plus ordinaire.

Les économistes classiques utilisent également les termes de « valeur d'usage » et de « valeur d'échange » pour distinguer deux aspects fondamentaux d'une marchandise : son utilité et l'effort pour la produire. La valeur d'usage constitue une particularité essentielle d'une marchandise – pourquoi acheter quelque chose d'inutile ? – mais, aux yeux des économistes classiques, elle ne joue aucun rôle dans la détermination du prix.

Leur concept d'utilité était objectif, portant sur la fonction réelle de la marchandise plutôt que sur la manière dont elle affecte le sentiment de bien-être de celui qui la consomme. La valeur d'usage d'une chaise ne repose pas sur le confort que l'on ressent en étant assis dessus, mais plutôt sur le fait que l'on peut justement s'y asseoir.

À l'inverse, les néoclassiques expliquent que la valeur, tout comme la beauté, réside dans « l'œil de l'observateur » – l'utilité est subjective, et le prix, même à l'équilibre, doit refléter la valeur subjective accordée au produit par l'acheteur et le vendeur. L'économie néoclassique explique que le ratio d'équilibre auquel deux marchandises s'échangent est déterminé par le ratio de leur utilité marginale sur leur coût marginal.

Comme nous l'avons vu dans les chapitres III et IV, cette théorie des prix pose de sérieux problèmes. Mais elle paraît séduisante, comparée à l'approche classique, puisqu'il semble raisonnable de dire que le prix devrait être déterminé tant par la valeur intrinsèque du produit, quelle que soit sa définition, que par son évaluation subjective par l'acheteur.

La réplique des Classiques à cette idée était que, certainement, à court terme ou hors équilibre, cela est vrai. Mais l'école classique était plus intéressée par les prix de « long terme », et en particulier les prix de produits qui pouvaient être aisément reproductibles.

À long terme, donc, le prix est déterminé par la valeur du produit, et non par les évaluations subjectives des acheteurs ou des vendeurs. Pour cette raison, l'école classique tendait à distinguer entre prix et valeur, et à utiliser le premier pour parler des ventes journalières pour lesquelles les prix pouvaient être au-dessus ou en dessous de leurs valeurs de long terme.

Outre le fait d'avoir quelque influence hors équilibre, l'utilité subjective constituait, selon les Classiques, le seul facteur qui pouvait déterminer la valeur des objets rares. Comme Ricardo l'expliquait :

Il y a des choses [...] dont la valeur ne dépend que de leur rareté. Nul travail ne pouvant en augmenter la quantité, leur valeur ne peut baisser par leur plus grande abondance. Telles sont des statues ou des tableaux précieux, des livres et des médailles rares, des vins d'une qualité exquise qu'on ne peut tirer que de certains terroirs très peu étendus, et dont il n'y a par conséquent qu'une quantité très bornée, et d'autres objets de même nature, dont la valeur est entièrement indépendante de la quantité de travail qui a été nécessaire à leur première production. Cette valeur dépend uniquement des facultés, des goûts et

du caprice de ceux qui ont envie de posséder de tels objets^{731}.

Ainsi, là où la rareté est la règle et où les objets vendus ne peuvent être reproduits aisément, le prix est déterminé par les utilités subjectives des vendeurs et des acheteurs. Mais cette situation marginale était ignorée par les économistes classiques.

Marx proposa une explication supplémentaire pour justifier le fait que, dans une économie capitaliste, les évaluations subjectives de l'acheteur et du vendeur ne sont pas pertinentes pour déterminer le prix auquel les marchandises s'échangent.

L'explication s'appuyait sur un argument historique : à une époque, les humains vivaient dans de petites communautés isolées les unes des autres, et l'échange entre ces communautés était un événement rare. À cette époque, les objets échangés étaient des objets qu'une seule communauté pouvait produire. Par conséquent, une communauté n'avait aucune idée de la quantité d'efforts réalisée pour fabriquer le produit, et le seul fondement pour décider quelle quantité d'un produit échanger contre un autre reposait sur l'évaluation subjective des produits par chaque partie. Comme Marx l'expliquait :

L'échange des marchandises commence là où les communautés finissent, à leurs points de contact avec des communautés étrangères ou avec des membres de ces dernières communautés. Dès que les choses sont une fois devenues des marchandises dans la vie commune avec l'étranger, elles le deviennent également par contrecoup dans la vie commune intérieure. La proportion dans laquelle elles s'échangent est d'abord purement accidentelle. Elles deviennent échangeables par l'acte volontaire de leurs possesseurs qui se décident à les aliéner réciproquement. Peu à peu, le besoin d'objets utiles provenant de l'étranger se fait sentir davantage et se consolide. La répétition constante de l'échange en fait une affaire sociale régulière, et, avec le cours du temps, une partie au moins des objets utiles est produite intentionnellement en vue de l'échange. À partir de cet instant s'opère d'une manière nette la séparation entre l'utilité des choses pour les besoins immédiats et leur utilité pour l'échange à effectuer entre elles, c'est-à-dire entre leur valeur d'usage et leur valeur d'échange. D'un autre côté, la proportion dans laquelle elles s'échangent commence à se régler par leur production même^{732}.

Le plus fameux exemple de deux produits échangés sur la base des utilités perçues plutôt que sur celle de leur valeur sous-jacente est l'échange présumé de l'île de Manhattan contre un tas de perles^{733}. Ce prix n'aurait jamais été tel si l'échange entre les Néerlandais et les Indiens avait été une pratique établie de longue date, ou si les Indiens avaient su qu'obtenir des perles demande peu de travail.

Dans une nation capitaliste avancée, les usines déversent des montagnes de produits destinés à l'échange. Le vendeur ne s'intéresse pas aux produits fabriqués dans son usine. Le prix de vente reflète le coût de production, et les utilités subjectives de l'acheteur et du vendeur ne sont pas pertinentes dans la fixation du prix^{734}.

Il est donc plausible, du moins au premier abord, que seule la valeur détermine le ratio d'équilibre auquel deux marchandises s'échangent. Le problème survient avec la seconde question : quelle est la source de la valeur ?

Les physiocrates

Les premiers économistes qui examinèrent de manière systématique cette question expliquèrent que la source de toute valeur était la terre^{735}.

L'argument, en bref, était que la terre existait avant l'homme. Dès lors, l'homme – ou plus spécifiquement, le travail de l'homme – ne peut être la source de la valeur. Au contraire, la valeur provient de la terre qui absorbe l'énergie solaire. Le travail de l'homme se saisit simplement des richesses naturelles engendrées par la terre et en modifie la forme. La terre produit un surplus, ou un produit net, et ce surplus permet la croissance et les dépenses discrétionnaires.

L'industrie, de l'autre côté, était jugée « stérile » : elle ne fait que se saisir de la valeur produite par la terre et ne la transforme qu'en marchandises de valeur équivalente. Aucune preuve formelle de cette proposition n'était offerte en dehors d'un appel à l'observation :

Maximes de gouvernement économique. I. Les travaux d'industrie ne multiplient pas les richesses. Les travaux de l'agriculture dédommagent des frais, payent la main-d'œuvre de la culture, procurent des gains aux laboureurs : et de plus ils produisent les revenus des biens-fonds. Ceux qui achètent les ouvrages d'industrie payent les frais, la main-d'œuvre et le gain des marchands ; mais ces ouvrages ne produisent aucun revenu au-delà.

Ainsi toutes les dépenses d'ouvrages d'industrie ne se tirent que du revenu des biens-fonds ; car les travaux qui ne produisent point de revenus ne peuvent exister que par les richesses de ceux qui les payent.

[...] Il n'y a donc pas multiplication de richesses dans la production des ouvrages d'industrie, puisque la valeur de ces ouvrages n'augmente que du prix de la subsistance que les ouvriers consomment^{736}.

Puisque la terre détermine la valeur des marchandises, et que le prix payé pour un bien est en général équivalent à sa valeur, le ratio entre les prix de deux marchandises doit être équivalent au ratio des terres nécessaires pour les produire.

Smith (et Ricardo)

La réponse des Physiocrates au sujet de la source de la valeur reflétait les origines géographiques de cette école de pensée : la France massivement rurale du XVIII^e siècle. Adam Smith, enfant de l'Écosse et voisin de la « nation de boutiquiers », a été fortement influencé par les physiocrates. Pourtant, dans *La Richesse des nations* (qui fut publiée l'année où la première machine à vapeur fut mise en route), Smith expliqua que le travail est la source de la valeur. Selon Smith, « le travail annuel de toute nation est le fonds primitif qui la pourvoit de toutes les nécessités et commodités de la vie qu'elle consomme annuellement, et qui consistent toujours, soit dans le produit direct de ce travail, soit dans ce que ce produit permet d'acheter à d'autres nations^{737} ».

La croissance de la richesse était due selon Smith à la division du travail, laquelle augmentait du fait de l'extension de l'industrie permettant à chaque emploi d'être divisé en sous-tâches spécialisées, toujours plus réduites. Cette division permettait ce qu'on appelle aujourd'hui des « économies d'échelle » : une augmentation dans la taille du marché permet à

chaque entreprise de rendre le travail plus spécialisé, abaissant ainsi les coûts de production (son exemple le plus fameux était celui de la manufacture d'épingles, plus connu que réellement lu^{738}).

Smith proposait donc une explication à la croissance considérable de la production à laquelle donna lieu la révolution industrielle. Cependant, il était confronté à un dilemme : pour des raisons discutées plus bas, Smith savait que, bien que le travail soit la source de la valeur, il ne pouvait déterminer le prix. La valeur n'en n'était pas moins supposée déterminer le ratio auquel deux marchandises s'échangent.

Le dilemme provenait du fait que deux marchandises ne peuvent s'échanger sur la base de la quantité de travail direct exigée par leur manufacture que si seul le travail est nécessaire pour leur production. Smith donnait l'exemple de l'échange dans une société primitive de chasseurs :

Dans cet état primitif et rudimentaire de la société qui précède tant l'accumulation des fonds que l'appropriation de la terre, il semble que la proportion entre les quantités de travail nécessaires pour acquérir différents objets soit la seule circonstance qui puisse fournir une règle pour les échanger les uns contre les autres. Si dans une nation de chasseurs, par exemple, il coûte habituellement deux fois plus de travail pour tuer un castor que pour tuer un cerf, un castor devrait naturellement s'échanger contre deux cerfs ou valoir deux cerfs^{739}.

Cependant, une fois « l'accumulation des fonds » réalisée, c'est-à-dire une fois que l'économie de marché s'est étendue, le seul paiement du travail n'est plus suffisant ; le prix doit également couvrir les profits :

Dès que des fonds sont accumulés entre les mains de particuliers, certains d'entre eux les emploieront naturellement à mettre à l'œuvre des gens industriels, auxquels ils fourniront matières et subsistance, pour faire un profit par la vente de leur ouvrage, ou par ce que leur travail ajoute à la valeur des matières. En échangeant la manufacture complète ou contre de l'argent, ou contre du travail, ou contre d'autres marchandises, il faut qu'en plus de ce qui peut suffire à payer le prix des matières et le salaire des ouvriers, quelque chose soit donné pour les profits de l'entrepreneur de l'ouvrage qui risque ses fonds dans cette aventure^{740}.

Ainsi, Smith était forcé de concéder que le prix devait être suffisamment élevé pour payer non seulement les heures de labeur nécessaires pour fabriquer quelque chose, mais aussi pour payer un profit. Par exemple, si le chasseur de daim était l'employé d'une entreprise vendant des daims, le prix du daim devrait couvrir le travail du chasseur mais également une marge bénéficiaire pour l'entreprise.

Le problème devient encore plus compliqué une fois la terre prise en considération. Désormais, le prix doit couvrir le travail, les profits et la rente. L'énoncé par Smith de ce problème révèle que le « père de l'économie » était bien plus cynique et critique sur les relations marchandes que quelques-uns de ses descendants : « Dès que la terre d'un pays est toute devenue propriété privée, les propriétaires fonciers, comme tous les autres hommes, aiment à récolter là où ils n'ont jamais semé, et exigent une rente même pour son produit naturel^{741}. »

Au final, Smith en arriva à une théorie « additive » des prix : le prix d'une marchandise représente le paiement du travail additionné à celui des profits et à celui de la rente. Il n'existait dès lors plus de relation stricte entre la valeur et le prix.

Ricardo

Bien qu'il rendît hommage à son prédécesseur, Ricardo était pour le moins critique concernant le traitement par Smith de la relation entre prix et valeur. Il débutait ses *Principes de l'économie politique et de l'impôt*^{742} par l'affirmation emphatique de l'opinion, partagée avec Smith, selon laquelle le travail détermine la valeur d'une marchandise : « La valeur d'une marchandise, ou la quantité de toute autre marchandise contre laquelle elle s'échange, dépend de la quantité relative de travail nécessaire pour la produire et non de la rémunération plus ou moins forte accordée à l'ouvrier^{743}. » Cependant, il était bien plus conscient que Smith du besoin de préciser sa définition et des difficultés pour passer de la valeur au prix.

Smith avait utilisé deux mesures de la quantité de travail contenue dans un produit : le « travail incorporé » et le « travail commandé ». Le travail incorporé correspond à la durée du temps de travail direct nécessaire pour produire en réalité une marchandise. Le travail commandé, de l'autre côté, représente la quantité de temps de travail qu'il est possible d'acheter en utilisant cette marchandise.

Si, par exemple, un ouvrier a besoin d'une journée pour fabriquer une chaise, la chaise incorpore une journée de travail. Cependant, cette chaise peut se vendre pour un montant équivalent à deux jours de salaire, la différence provenant du profit et de la rente. La chaise commande donc deux journées de travail.

Ricardo expliqua que la première mesure était bien moins volatile que la seconde. Il considérait, comme beaucoup d'économistes classiques, que les travailleurs recevaient un salaire de subsistance. Puisque ce salaire serait toujours équivalent à un panier de biens plutôt élémentaires (de la nourriture, des vêtements et la location d'un logement), il ne changerait pas beaucoup d'une année à l'autre. La seconde mesure, cependant, reflète le profit obtenu par la vente de la production du travail, et elle peut varier énormément pendant le cycle d'échange.

Sa solution au dilemme prix/valeur reposait sur l'idée que le prix d'une marchandise n'inclue pas seulement le travail direct, mais également le travail nécessaire pour produire les outils. Ricardo reprit l'exemple de Smith de la chasse aux daims et aux castors : même dans cette activité, des équipements doivent être utilisés pour tuer l'animal, et les variations du temps de travail nécessaire pour fabriquer ces équipements affecteront le ratio d'échange entre daims et castors :

Même dans cet état primitif des sociétés dont il est question chez Adam Smith, le chasseur sauvage a besoin d'un capital

quelconque, créé peut-être par lui-même et qui lui permette de tuer le gibier. S'il n'avait aucune espèce d'arme offensive, comment tuerait-il un castor ou un daim ? La valeur de ces animaux se composerait donc d'abord du temps et du travail employés à leur destruction, et ensuite du temps et du travail nécessaires au chasseur pour acquérir son capital, c'est-à-dire l'arme dont il s'est servi.

Supposons que l'arme propre à tuer le castor exige, pour sa fabrication, beaucoup plus de travail que celle qui suffit pour tuer le daim, en raison de la difficulté plus grande d'approcher du premier de ces animaux, et de la nécessité d'être par conséquent muni d'une arme propre à porter un coup assuré. Dans ce cas, il est probable qu'un castor vaudra plus que deux daims, précisément parce que, tout bien considéré, il faudra plus de travail pour tuer le premier^{744}.

Ainsi, le prix de toute marchandise reflète le travail que sa création exige, et le travail nécessaire pour la production de tous moyens de production utilisés dans sa fabrication. Ricardo donnait plusieurs exemples chiffrés dans lesquels le travail exigé pour produire des moyens de production réapparaissait tout simplement dans le produit, alors que le travail direct ajoutait une valeur additionnelle en plus des moyens de subsistance – du fait de la différence entre le travail incorporé (qui est égal, selon Ricardo, à un salaire de subsistance) et le travail commandé (qui inclut un profit pour le capitaliste^{745}).

Néanmoins, Smith et Ricardo étaient tous deux vagues et incohérents sur des aspects centraux de la théorie de la valeur.

Bien qu'il affirmât qu'en général le travail est la source de la valeur, à plusieurs occasions, Smith comptabilisait le travail agricole des animaux comme du travail^{746}. Bien qu'il échouât à rendre compte du rôle des machines dans la création de valeur, il expliquait également que les machines pouvaient produire plus de valeur qu'elles n'en coûtaient à produire – ce qui signifie que les machines (et les animaux) sont une source de valeur, en plus du travail : « Une dépense convenablement faite en capital fixe de n'importe quel type est toujours remboursée avec un grand profit, et donne au produit annuel une bien plus grande valeur que celle de l'entretien qu'exigent de telles améliorations^{747}. »

Ricardo insinue plus rigoureusement qu'une machine n'ajoute aucune valeur supplémentaire à la production si ce n'est la valeur correspondant à sa dépréciation de la machine, mais il semble à certains moments ignorer également la contribution des machines à la valeur^{748}.

La théorie de la valeur travail de Marx

Alors que ses prédécesseurs demeuraient allusifs et vagues, Marx affirma avec emphase : le travail est l'unique source de la valeur, dans le sens où il peut ajouter « plus de valeur qu'il n'en possède^{749} ». Marx baptisa « plus-value » cette différence entre valeur incorporée du travailleur et valeur du travail ajoutée à la production, et considéra qu'elle était la source du profit.

Il critiqua Ricardo qui n'avait pas su proposer une explication de l'existence de cette différence entre travail incorporé et travail commandé. Comme Marx l'expliquait :

Ricardo part de la réalité existante de la production capitaliste. La valeur du travail [est inférieure à] la valeur du produit qu'il crée. [...] L'excédent de la valeur du produit par rapport à la valeur des salaires [est la] plus-value. [...] Chez lui, c'est un fait que la valeur du produit [est supérieure à] la valeur des salaires. Comment naît ce fait, voilà qui n'est pas clair. La journée de travail totale est plus grande que la portion de la journée de travail requise pour la production des salaires. Pourquoi ? Cela n'apparaît pas⁽⁷⁵⁰⁾.

Selon Marx, Ricardo ne pouvait rien offrir de mieux que l'explication suivante :

La [valeur du travail] est donc déterminée, dans une société donnée, par les subsistances traditionnellement nécessaires à l'entretien et à la reproduction des travailleurs.

Mais pourquoi ? Selon quelle loi la [valeur du travail] est-elle déterminée de la sorte ?

Ricardo, en fait, ne donne pas de réponse, sinon que la loi [de l'offre et la demande] réduit le prix moyen du travail aux subsistances nécessaires [...] à son entretien. Il détermine ici, dans ce qui est une des bases du système tout entier, la valeur par l'offre et la demande, comme Say le remarque avec une joie mauvaise⁽⁷⁵¹⁾.

De la même manière, Marx rejetait les rêveries de Smith sur la productivité des machines, et, en accord avec Ricardo, affirmait qu'une machine n'ajoute au produit que la valeur qu'elle a perdue à travers sa dépréciation :

Les moyens de production ne transmettent de valeur au nouveau produit qu'autant qu'ils en perdent sous leurs anciennes formes d'utilité. Le maximum de valeur qu'ils peuvent perdre dans le cours du travail a pour limite la grandeur de valeur originaire qu'ils possédaient en entrant dans l'opération, ou le temps de travail que leur production a exigé. Les moyens de production ne peuvent donc jamais ajouter au produit plus de valeur qu'ils n'en possèdent eux-mêmes. Quelle que soit l'utilité d'une matière première, d'une machine, d'un moyen de production, s'il coûte 150 £, soit cinq cents journées de travail, il n'ajoute au produit total qu'il contribue à former jamais plus de 150 ;⁽⁷⁵²⁾.

De même, Marx était en accord avec la définition de la valeur de Ricardo, citée plus haut, selon laquelle elle « dépend de la quantité relative de travail nécessaire pour la produire ». La valeur à son tour détermine le prix auquel les marchandises s'échangent, les marchandises de valeur équivalente (celles qui impliquent une quantité identique de travail) s'échangeant au même prix (à l'équilibre).

Néanmoins, cet échange d'équivalents devait toujours permettre aux capitalistes de dégager un profit, et Marx rejetait toute explication des profits reposant sur le principe « acheter bon marché et revendre cher » :

Par conséquent, pour expliquer la nature générale du profit, il faut partir du principe qu'en moyenne, les marchandises sont vendues à leur valeur réelle et que les profits proviennent du fait qu'on vend les marchandises à leur valeur, c'est-à-dire proportionnellement à la quantité de travail qui y est incorporée. Si vous ne pouvez expliquer le profit sur cette base, vous ne pouvez pas l'expliquer du tout⁽⁷⁵³⁾.

Marx donna deux explications de l'origine de la plus-value. L'une constituait une preuve négative, résultat d'un processus d'élimination reposant sur la caractéristique fondamentale du travail. L'autre représentait une preuve positive, fondée sur une théorie générale des marchandises. La plupart des économistes marxistes ne connaissent que la preuve négative.

L'origine de la plus-value (I)

Le travail constitue pour Marx une marchandise unique, pour laquelle ce qui est vendu n'est pas en réalité le travailleur lui-même (ce qui serait bien entendu de l'esclavage), mais sa capacité à travailler, baptisée « force de travail » par Marx. La valeur (ou le coût de production) de la force de travail correspond aux moyens de subsistance qui permettent la reproduction de la force de travail. Disons qu'il faut six heures de travail pour produire les biens nécessaires à la survie d'un travailleur pendant une journée.

Cependant, ce que le capitaliste obtient en réalité par le travail de l'ouvrier en échange de la rémunération de sa force de travail ne correspond pas à la valeur de la capacité de l'ouvrier à travailler (la valeur de sa force de travail), mais à la valeur du travail lui-même. Si la journée de travail est de douze heures (comme c'était le cas à l'époque de Marx), alors l'ouvrier travaille deux fois plus que le temps nécessaire en réalité pour produire sa valeur. Les six heures supplémentaires de travail constituent le surplus du travail qui est accumulé par le capitaliste, surplus qui est au fondement du profit. Marx expliquait ainsi :

L'ouvrier reçoit des moyens de subsistance en échange de son travail, mais le capitaliste, en échange de ses moyens de subsistance, reçoit du travail, l'activité productive de l'ouvrier, la force créatrice au moyen de laquelle l'ouvrier non seulement restitue ce qu'il consomme mais donne au travail accumulé une valeur plus grande que celle qu'il possédait auparavant^[754].

Cette différence entre le travail et la force de travail est propre au travail : il n'existe pas d'autre marchandise pour laquelle la « marchandise » et la « force de la marchandise » puissent être distinguées. Ainsi, les autres marchandises utilisées dans la production transfèrent tout simplement leur valeur au produit, alors que le travail est la source de la valeur additionnelle. La plus-value, une fois convertie avec succès en monnaie par la vente des marchandises produites par le travail, constitue alors la source du profit.

La théorie de la valeur travail et la fin du capitalisme

Du fait de cette relation causale directe entre la plus-value et le profit, il existe également un lien direct entre ce que Marx appelle le « taux de plus-value » et le « taux de profit ».

Le taux de plus-value correspond au ratio du surplus de temps de travail réalisé par l'ouvrier sur le temps nécessaire à la reproduction de la valeur de la force de travail. Dans notre exemple ci-dessus, ce ratio est de 1 sur 1, c'est-à-dire 100 % : six heures de surplus de travail sur six heures de ce que Marx appelait le « travail nécessaire ».

Marx définissait le taux de profit comme le quotient de la plus-value (qu'il notait s) par la somme des inputs nécessaires pour générer la plus-value. Deux types d'inputs sont nécessaires : le travail nécessaire et les moyens de production (dépréciation du capital fixe, ainsi que matières premières, biens intermédiaires, etc.). Marx baptisa le travail nécessaire « capital variable » (pour lequel il utilisait le symbole v), car il pouvait augmenter la valeur, et il nommait les moyens de production, par opposition, « capital constant » (symbolisé par

c).

Prenons l'exemple du tissage que Marx a souvent utilisé : durant une journée de travail, le tisseur peut utiliser 1 000 mètres de fil et épuiser l'usage d'une broche. Le fil requiert 12 heures de travail (direct et indirect) pour être fabriqué, tout comme la broche. Ainsi, la somme du temps de travail direct de l'ouvrier plus le temps de travail incorporé dans le fil et la broche est de 36 heures : 12 heures de travail par le tisseur, 12 pour le fil et 12 pour la broche. Le quotient de la plus-value sur $c + v$ est de $6/30$ soit un taux de profit de 20 %.

Marx supposait que le taux de plus-value (s/v) est constant entre les industries et au cours du temps^{755}. Dans le même temps, il expliquait que les forces concurrentielles du capitalisme conduisent les capitalistes à remplacer du travail direct par des machines, de telle sorte que, dans tout processus de production, c grandit avec le temps. Avec s/v constant, le ratio de s sur la somme de c et v diminue, tout comme les profits.

Les capitalistes constatent alors que, malgré tous leurs efforts, le taux de profit chute^{756}. Les capitalistes tentent de répondre à cette tendance en s'efforçant de faire baisser le taux de salaire, ce qui conduira à des révoltes de la part de la classe politiquement consciente des prolétaires, permettant l'avènement d'une révolution socialiste^{757}.

Il s'agit d'une bien belle théorie. Mais le problème est que, même si on accepte la prémisse selon laquelle le travail est la seule source de valeur, la théorie comporte toujours des problèmes logiques majeurs. Le principal est connu sous le nom de « problème de la transformation ».

Le problème de la transformation

Le problème de la transformation provient du fait que les capitalistes ne sont pas motivés par le taux de plus-value mais par le taux de profit. Si le taux de plus-value est constant entre les industries, et si le travail est la seule source de surplus, les industries avec un ratio moyen de travail sur capital plus élevé devraient avoir un taux de profit plus élevé. Cependant, si une économie capitaliste est concurrentielle, cette situation ne peut s'appliquer à l'équilibre, car des taux de profit plus élevés dans les industries intensives en travail doivent pousser les entreprises à passer des industries intensives en capital aux industries intensives en travail, afin d'obtenir un taux de profit plus élevé.

Quand bien même Marx n'était pas un théoricien de l'équilibre, ce problème était sérieux, car il affectait directement la cohérence de sa description. D'une manière ou d'une autre, il devait réconcilier un taux de plus-value constant entre les industries avec une tendance vers un taux de profit uniforme.

La solution de Marx était d'expliquer que le capitalisme était en réalité une entreprise

commune, de telle sorte que les capitalistes obtenaient un profit proportionnel à leur investissement, qu'importe qu'ils aient investi dans une industrie intensive en capital ou en travail :

Bien que les capitalistes des différents secteurs de production recouvrent, en vendant leurs marchandises, la valeur du capital consommé dans leur production, ils ne réalisent pas la plus-value, donc le profit, créée par la production de ces marchandises dans leur propre secteur. [...] En] ce qui concerne les profits, les différents capitalistes jouent ici le rôle de simples actionnaires d'une société par actions dans laquelle les parts de profit sont réparties uniformément en pourcentage⁽⁷⁵⁸⁾.

Il proposa un exemple chiffré qui avait pour but de montrer que cela était réalisable. Il offrait un premier tableau (tableau 17.1) représentant la production de plus-value par plusieurs industries avec des ratios différents de capital variable sur capital constant (dans un vocabulaire plus actuel, des ratios différents de travail sur capital).

Dans ce tableau des « valeurs », un ratio plus élevé de travail sur capital est associé à un taux de profit plus élevé. Ainsi, l'industrie III « intensive en travail », avec un ratio de travail sur capital de 2/3, obtient le taux de profit en « valeur » le plus élevé (40 %), alors que l'industrie V « intensive en capital », avec un ratio de 1/20, réalise le taux de profit en « valeur » le plus faible (5 %).

Marx proposait alors un second tableau dans lequel les mêmes industries obtenaient un taux de profit uniforme, cette fois-ci en termes de prix plutôt qu'en termes de valeur. Par contraste avec le tableau 17.1, toutes les industries affichent le même taux de profit.

Les nombres dans cet exemple paraissent réalisables. Les sommes sont cohérentes : la somme de tous les prix dans le tableau 17.2 est égale à la somme de la valeur créée dans le tableau 17.1 ; la somme de la plus-value dans le tableau 17.1 est égale à la somme de la différence entre le coût des inputs (500) et le prix de la production dans le tableau 17.2 (610). Mais cette cohérence de façade masque plusieurs incohérences internes. Ian Steedman, un économiste sraffien, l'a prouvé.

Tableau 17.1 : Tableau de création de valeur non ajustée de Marx, avec le taux de profit dépendant du ratio de capital variable sur capital constant dans chaque secteur

Capitaux	Capital Constant	Capital Variable	Taux de plus-value (%)	Plus-value	Produit	Taux de profit (%)
I	80	20	100	20	120	20
II	70	30	100	30	130	30
III	60	40	100	40	140	40
IV	85	15	100	15	115	15
V	95	5	100	5	105	5

Somme	390	110	100	110	610	22
-------	-----	-----	-----	-----	-----	----

Tableau 17.2 : Tableau de distribution du profit de Marx, avec le taux de profit uniforme dans tous les secteurs

Capitaux	Capital constant	Capital variable	Plus-value	Prix	Taux de profit	Déviaton
I	80	20	22	122	22 %	2 %
II	70	30	22	122	22 %	- 8 %
III	60	40	22	122	22 %	- 18 %
IV	85	15	22	122	22 %	7 %
V	95	5	22	122	22 %	17 %
Somme	390	110	110	610	22 %	

L'économie marxiste après Sraffa

Nous avons déjà vu au chapitre V les dommages infligés par Sraffa à la théorie de la détermination du prix et de la distribution du revenu. Steedman a montré que la méthode de Sraffa pouvait également permettre de critiquer l'économie marxienne, illustrant ainsi la nature non idéologique de l'analyse sraffienne.

Le système de Sraffa repose sur la reconnaissance du fait que les marchandises sont produites par l'utilisation d'autres marchandises et du travail. À l'inverse de l'économie conventionnelle, qui a inventé l'abstraction fictive des « facteurs de production », le système de Marx est cohérent avec l'analyse de Sraffa de « production de marchandises par des marchandises » (en effet, l'économie de Marx constitua une inspiration majeure pour Sraffa).

Steedman commençait par un modèle chiffré illustrant une économie avec seulement trois marchandises : le fer, le blé et l'or. Le fer et le travail sont nécessaires pour produire les trois marchandises, mais ni l'or, ni le blé ne le sont pour produire quoi que ce soit^{759}. Le tableau 17.3 montre les quantités d'inputs et de produits de l'économie hypothétique de Steedman.

Tableau 17.3 : L'économie hypothétique de Steedman

Industries	Inputs	Inputs de travail	Production de fer	Production d'or	Production de blé

Fer	28	56	56		
Or	16	16		48	
Blé	12	8			8
Totaux	56	80	56	48	8

Les nombres de ce tableau représentent des unités arbitraires : les unités de fer sont des tonnes, les unités de travail sont des heures, les unités d'or des onces et les unités de blé des boisseaux. Puisque chaque input est mesuré dans une unité complètement différente, les nombres s'ajoutent seulement en colonnes : il n'y a pas d'additions entre les lignes.

Pour analyser la théorie de la valeur travail, Steedman devait d'abord convertir ces unités en unités de valeur travail, utilisées par Marx. Pour simplifier, il fixa la valeur travail d'une unité (une « heure ») de travail à 1. Une fois la conversion en termes de valeur réalisée, le tableau 17.4 nous dit qu'il faut 28 fois la valeur travail d'une tonne de fer, plus 56, pour produire 56 fois la valeur travail d'une tonne de fer. Un peu d'algèbre simple montre qu'une tonne de fer correspond à une valeur travail de 2.

Tableau 17.4 : Tableau physique de Steedman en termes de valeur

	<i>c</i>	<i>v</i>	<i>s</i>	Totaux
Fer	56	14	42	112
Or	32	4	12	48
Blé	24	2	6	32
Totaux	112	20	60	192

Des calculs similaires montrent que la valeur travail d'une once d'or est de 1, et celle d'un boisseau de blé de 4.

La prochaine étape de l'analyse consiste à trouver la valeur de la marchandise force de travail. La quantité fixée à 1, un peu plus haut, représente la quantité totale de travail réalisée et, dans la théorie de Marx, les travailleurs obtiennent une paie inférieure à cette quantité. Ils sont rémunérés non pour leur contribution à la production mais pour la marchandise force de

travail dont la valeur correspond aux moyens nécessaires à leur subsistance.

Steedman supposa qu'il fallait cinq boisseaux de blé pour assurer la reproduction du travail dans cette économie hypothétique. Dès lors, la valeur totale de la force de travail dans l'économie entière est égale à la valeur travail de cinq boisseaux de blé. Puisqu'un boisseau a une valeur travail de 4, cela signifie que la valeur de la force de travail dans l'économie est de 20 (et donc, une unité de travail a une valeur travail de 1/4). La différence entre cette quantité et le travail total réalisé – 80 heures de travail, dont nous avons fixé la valeur à 80 unités de valeur travail – est la plus-value. Ainsi, dans le schéma de Marx, v est égal à 20 et s vaut 60, pour un taux de plus-value de 300 %.

Ces nombres nous permettent désormais de convertir les données physiques d'inputs du tableau 17.3 en termes de valeur travail de Marx. Puisque ce dernier supposait que le taux de plus-value était le même pour toutes les industries, 1/4 de l'input de travail dans chaque industrie correspond à v , alors que 3/4 correspondent à s . Si l'on prend l'industrie du fer, sur les 56 unités de valeur travail du travail direct, 14 représentent v , 42 s . Puisque le tableau 17.5 affiche désormais des unités cohérentes (tout est mesuré en unités de valeur travail), le tableau s'additionne tant horizontalement que verticalement.

Tableau 17.5 : Le tableau des prix de Steedman dans les termes de Marx

	Inputs c	Inputs v	Total	Taux de profit	Marge (%)	Prix total	Prix par unité
Prix de production du fer	56	14	70	45	31,82	101,82	1,82
Prix de production de l'or	32	4	36	45	16,36	52,36	1,09
Prix de production du blé	24	2	26	45	11,82	37,82	4,73
Total	112	20	132		60	192	

Une fois ce tableau construit, nous pouvons calculer désormais le taux moyen du profit dans les termes de Marx, c'est-à-dire le ratio du total de s sur la somme de c et de v , 60/132 (soit un taux de profit de 45 %). À l'équilibre, ce taux de profit s'appliquera à toutes les industries, sans quoi les capitalistes préféreraient faire passer leurs ressources d'un secteur à un autre. Steedman multiplia alors les valeurs des inputs par 1,45 pour obtenir la « transformation » de Marx des valeurs en prix.

Jusqu'ici tout va bien. Tout comme dans le tableau de Marx, la somme des valeurs égale la

somme des prix, et la somme des profits égale la somme des plus-values. Cependant, les apparences sont trompeuses.

Le tableau 17.5 nous dit que le prix de la production totale de l'industrie du fer est 101,82 (appelons cela des dollars, même si, dans ces modèles, le prix ne représente que le ratio d'échange entre marchandises). Après division par la production physique, 56 tonnes de fer, nous obtenons le prix de 1,82 \$ par tonne. Si l'industrie du fer paye ce prix pour ses inputs de fer à la prochaine période, elle réglera 50,91 \$. Pour embaucher les travailleurs dont elle a besoin, elle doit acheter suffisamment de blé : quantité qui s'élève à 3,5 boisseaux (il s'agit du produit de la quantité totale de blé consommée par les travailleurs, 5 boisseaux, et de la fraction de la force de travail totale employée dans l'industrie du fer). Le coût est de 16,55 \$. Les dépenses totales de l'industrie du fer s'élèvent donc à 67,46 \$, et ainsi (si les calculs de prix d'équilibre de Marx sont exacts), elle peut vendre sa production pour 101,82 \$, pour un profit de 34,36 \$. Ce qui fait 2,55 \$ de profit de plus qu'à la période précédente.

De toute évidence, nous faisons face à une incohérence, voire à plusieurs. Le problème le plus simple est que Marx convertissait la production en termes de prix, mais ne convertissait pas les inputs. Cependant, si vous corrigez cette erreur, vous obtenez des résultats qui n'ont pas de sens : ce qui était supposé être un équilibre (et donc stationnaire) s'avère n'être pas stationnaire du tout.

Steedman montre alors qu'il ne faut pas « transformer » les quantités physiques en valeurs et les valeurs en prix : il faut plutôt dériver les prix directement des données physiques et de l'hypothèse d'équilibre d'un taux de profit uniforme. La raison à cela est qu'à l'équilibre, les prix doivent permettre à chaque secteur de payer ses inputs et de réaliser un profit correspondant au taux moyen de profit. Dès lors, pour l'industrie du fer, le prix de ses 28 tonnes d'inputs de fer, additionné au prix des 56 heures de travail, et à la marge uniforme, doivent tout juste égaler le prix de ses 56 tonnes de fer produites. Il y a deux équations similaires pour le blé et l'or, et une relation finale qui relie le salaire avec le coût de la quantité de subsistance de blé. Si le prix de l'or est théoriquement fixé à 1 \$, cela donne le taux de profit moyen, le salaire et les prix du fer et du blé (en termes d'or) fournis par le tableau 17.6.

Tableau 17.6 : Le taux de profit et les prix calculés directement à partir des données de production et de salaires

Variable	Valeur ; prix en termes d'or
Taux de profit	52 %
Prix de production du fer	1,71

Prix de production de l'or	1
Prix de production du blé	4,3

Désormais, le tableau de Marx ne semble plus si juste. Premièrement, le taux de profit et les prix obtenus à partir des données (voir tableau 17.6) diffèrent de ceux obtenus en prenant le chemin de Marx, à partir du concept de valeur (tableau 17.5). Pire encore, alors que les nombres de Marx n'étaient pas cohérents – ils échouaient à décrire une situation d'équilibre –, les nombres déduits directement des données sont cohérents.

Prenons le fer, par exemple. Le secteur du fer paye 1,71 \$ par tonne pour ses 28 tonnes d'inputs, soit un total de 47,88 \$. Ce secteur achète 3,5 boisseaux de blé pour 4,30 \$ le boisseau, soit une dépense de 15,05 \$. Le coût total de la production est donc de 62,93 \$. L'industrie du fer ajoute ensuite une marge équivalente au taux de profit, ce qui donne un total de 95,65 \$. Si on exclut les erreurs d'arrondis, cela correspond au prix du fer (1,71 \$) *fois* la production (56 tonnes^{760}).

Steedman en concluait que, loin d'être déterminés par la valeur, les prix peuvent difficilement être dérivés de manière rigoureuse des valeurs. Au contraire, ils peuvent être obtenus directement à partir des données de la production physique et de la connaissance du salaire réel : les calculs de la valeur sont à la fois superflus et source d'erreur. Il concluait ainsi son analyse :

Il n'y a aucun problème pour trouver une solution à la transformation des valeurs en prix. Le « problème de la transformation » est un « faux problème », un problème fallacieux qui ne peut se poser et avoir du sens que quand on fait fausse route en pensant que le taux de profit doit être déterminé en termes de quantités de travail. Une fois que l'on a vu que pareille nécessité n'existe pas, le « problème » s'évapore tout simplement^{761}.

Bien qu'il ne formulât pas sa conclusion de cette manière, Steedman expliquait en fait que Marx ne pouvait avoir raison en affirmant que le travail est la seule source de surplus. Nous ferions mieux d'oublier la question de la provenance du surplus, d'accepter tout simplement que ce surplus existe, et d'analyser le capitalisme à partir de ce présupposé.

Les incohérences établies par Steedman^{762} sapent toute une série d'affirmations de Marx : le travail est la seule source de valeur, la valeur est l'unique source des profits, et elle détermine le prix. Marx ne pouvait également fournir aucune explication au fait que le capitalisme, sans doute le système social le plus intrinsèquement concurrentiel, doive se comporter *in fine* de manière si coopérative, avec des capitalistes se partageant le profit social total tout comme « de simples actionnaires d'une société par actions dans laquelle les parts de profit sont réparties uniformément en pourcentage ».

Ainsi, bien que Marx utilisât la théorie de la valeur travail pour attaquer le capitalisme et pour prédire son effondrement, sa théorie ne semblait pas elle-même offrir de modèle

cohérent du capitalisme – indépendamment de la pertinence de l'explication « scientifique » de l'épuisement du capitalisme et de l'avènement du socialisme. Il semblait donc que le grand opposant révolutionnaire au capitalisme, alors même qu'il avait promis une terrible détonation, n'eût lancé qu'un timide pétard.

La réponse marxiste

Ces défauts de la théorie de Marx ne furent pas pour déplaire à ses critiques conservateurs, qui pointèrent gaiement les défauts de la logique de Marx, et se consacrèrent au développement de l'économie telle qu'on la connaît aujourd'hui. Mais des marxistes dévoués tentèrent vaillamment de ressusciter le programme du « socialisme scientifique » de Marx en montrant que, d'une certaine manière, la théorie de la valeur marxiste était intrinsèquement cohérente.

De nombreuses années avant que Steedman n'invoque l'argument de Sraffa à l'encontre de l'économie de Marx, des économistes marxistes de premier plan avaient applaudi à la critique méthodique de l'économie néoclassique par Sraffa. Certains, cependant, avaient pu également constater que l'analyse dépassionnée de Sraffa posait de sérieux problèmes à la théorie de la valeur travail. L'une des réponses les plus réfléchies à ce défi se trouve dans les très érudites *Studies in the Labor Theory of Value* de Ronald Meek. Dans une section intitulée « Des valeurs aux prix : le voyage de Marx était-il vraiment nécessaire ? », Ronald Meek se demandait :

Pour quelles raisons pensait-il que quelque chose devait être « transformé » dans le but d'arriver au principe des prix d'équilibre dans le capitalisme concurrentiel ? Et si quelque chose devait être « transformé » pour y arriver, pourquoi devait-il s'agir de cette mystérieuse et inobservable « valeur » du volume I ? Personnellement, bien que je ne sois plus du tout un fanatique sur ces questions, j'ai tendance moi-même à pencher du côté des « néoricardiens » plutôt que du côté de leurs critiques. Je pense qu'il est utile de s'exprimer dans les termes de la tradition ou du courant de pensée de Ricardo, Marx et Sraffa, pour lesquels la question de la relation entre le surplus social et le taux de profit a toujours été (et demeure toujours) un thème fondamental^[763].

En d'autres termes, Meek était prêt à abandonner toute focalisation sur la valeur, et à développer au contraire l'analyse du capitalisme de Marx, après en avoir soustrait l'idée que le travail est la seule source de la valeur et que la valeur détermine les profits et les prix. Beaucoup d'autres universitaires ont suivi Meek et ont abandonné l'économie strictement marxiste, et son insistance sur l'analyse de la valeur.

Cependant, une minorité a continué et continue d'expliquer que, d'une certaine manière, la valeur est une part essentielle de l'analyse marxiste. La réplique de cette minorité à la critique de Steedman ne peut être mieux résumée que par le titre de l'article d'Anwar Shaikh : « L'économie néoricardienne : richesse de l'algèbre, pauvreté de la théorie^[764]. »

En quelque sorte, la philosophie de Marx permettrait de contourner le problème mathématique souligné par Steedman, ou de souligner une étape oubliée par Steedman dans

ses développements mathématiques. Aujourd'hui, aucun n'a été capable d'opposer à cette critique une explication qui obtienne l'assentiment de la majorité des marxistes : il existe presque autant de propositions pour tenter d'éviter la critique de Steedman que d'économistes marxistes. Cependant, ils sont tous d'accord pour affirmer que des éléments de la philosophie de Marx permettent de contrer l'attaque mathématique de Steedman.

Près d'un siècle après que la solution erronée de Marx au problème de la transformation fut publiée, et presque un quart de siècle après la critique dévastatrice de Steedman, ces économistes marxistes en sont toujours là. La dernière tentative en date explique que, puisque la théorie de Marx était en fait une théorie dynamique plutôt que statique, le problème de la transformation devrait être résolu au sein d'un modèle dynamique.

Bien essayé, les gars, mais vous vous compliquez la vie ! La théorie de la valeur travail est intrinsèquement incohérente, et peut-être même plus défectueuse que la théorie économique conventionnelle elle-même. De plus, loin de protéger la théorie de la valeur travail de la critique mathématique, la philosophie offre des raisons convaincantes supplémentaires de rejeter cette théorie. Une preuve en a été apportée par l'économiste indien Arun Bose.

Arun Bose : les « axiomes du capital » de Marx

Bose était bien conscient de la critique, opposée à Steedman, selon laquelle son argumentation, bien que mathématiquement impeccable, manquait en quelque sorte de profondeur spéculative. Bien qu'il se référât de manière quelque peu désobligeante à cette critique qui manifestait selon lui « un tropisme théologique qui s'accroche tellement à ce que Marx a dit, qu'elle adopte la règle : “là où la logique contredit les mots de Marx, fiez-vous à ses mots^{765}” », Bose essaya néanmoins d'éviter ce jugement en recherchant dans le texte un appui à Marx. Il baptisa cette interprétation « approche par la théorie du capital » et expliqua que « aussi loin que la logique nous mène, il existe deux Marx, celui de l'approche par la valeur travail et celui de l'approche par la théorie du capital, et c'est ce second Marx qui devrait être préféré au premier dans les discussions scientifiques^{766}. »

Bose, à la différence de Steedman, acceptait la position marxienne selon laquelle le concept de valeur est d'une certaine manière essentiel. Cependant, il expliquait que si la valeur est en quelque sorte l'essence de la marchandise, cette essence ne peut être réduite au travail. Dès lors, le travail n'est pas à lui seul l'essence de la valeur. Cette dernière est constituée par le travail *et* les marchandises. Bose l'expliquait ainsi : « Dans tout système qui se définit comme capitaliste, sur la base d'un ensemble raisonnable d'axiomes, le travail n'est jamais la seule ou la principale source de valeur. Le travail n'est pas, immédiatement ou en dernier lieu, la seule ou la principale source des prix, du surplus ou des profits. Le travail et les marchandises sont les deux sources de la richesse, de la valeur, du prix, de la plus-value et du profit^{767} ». Son raisonnement s'appuyait sur un concept que nous avons étudié plus tôt, dans le chapitre V : la réduction des inputs marchandises à du travail daté^{768}.

La fabrication de n'importe quelle marchandise requiert du travail direct, des machines, des biens intermédiaires et des matières premières. Tous les inputs qui ne sont pas du travail doivent avoir été produits à un certain moment du temps : même les matières premières non-traitées doivent avoir été auparavant extraites ou récoltées. Elles ont en fait été produites grâce à du travail direct, et à d'autres inputs marchandises (machines, biens intermédiaires et matières premières). Encore une fois, ces inputs peuvent être réduits à du travail daté antérieur, et à d'autres inputs marchandises^{769}.

Ce processus peut se poursuivre indéfiniment, chaque étape supplémentaire réduisant le contenu en marchandises. Mais peu importe jusqu'où l'on retourne, on ne peut jamais éliminer le résidu de marchandises. Si c'était le cas, il existerait des marchandises qui peuvent être créées sans aucun input marchandise ou, en d'autres mots, par magie^{770}. Dès lors, si la valeur est l'essence d'une marchandise, alors cette essence est constituée de travail et de marchandises. Elle ne peut être seulement dérivée à partir du travail.

La conclusion de Bose poussa sans doute quelques marxistes à abandonner leur article de foi. De manière générale, cependant, cette argumentation n'a tout simplement pas été reconnue par les économistes marxistes. L'argument suivant (qui ne concerne pas seulement la logique mathématique ou le réductionnisme de la marchandise, mais la philosophie de Marx elle-même) a connu un destin similaire.

L'origine de la plus-value (II)

Comme noté plus haut, la plupart des marxistes croient que Marx est arrivé à la conclusion que le travail est la source de la valeur par une preuve « négative » qui éliminait tous les autres concurrents possibles. Cela est vrai jusqu'en 1857, moment où Marx développa une preuve alternative « positive », et donc bien supérieure. Pour comprendre cette preuve, nous devons fouiller dans la « philosophie dialectique » de Marx^{771}.

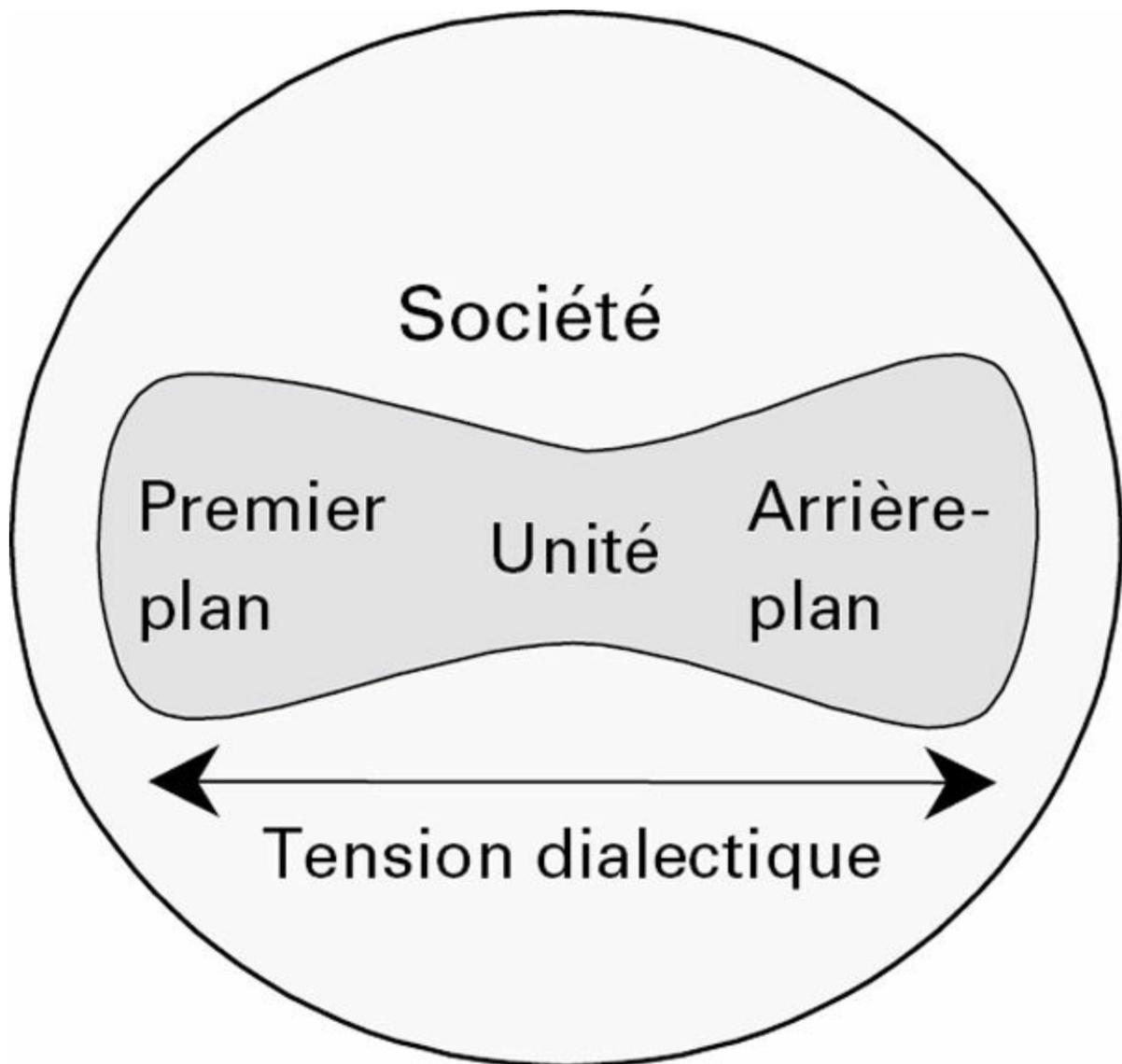


Figure 17.1 : Une représentation graphique de la dialectique de Marx

Pour faire court, la dialectique est une philosophie du changement. Elle part de la proposition selon laquelle toute entité existe au sein d'un environnement social (voir la figure 17.1). L'environnement révèle certains aspects de l'entité, et en laisse nécessairement d'autres dans l'ombre. Cependant, l'entité ne peut exister sans ces aspects de premier plan (les caractéristiques que l'environnement valorise) et ceux d'arrière-plan (ceux qu'il néglige). Il en ressort une tension, au sein de l'entité, ainsi qu'entre l'entité et l'environnement. Cette tension peut transformer la nature de l'entité, voire l'environnement lui-même.

Marx appliqua tout d'abord cette logique au concept de marchandise, en 1857. La marchandise constitue l'unité de la valeur d'usage et de la valeur d'échange. Dans une économie capitaliste, la valeur d'échange d'une marchandise est mise au premier plan alors que sa valeur d'usage est laissée à l'arrière-plan^{772}. En pratique, cela signifie qu'il ne faut pas traiter du prix d'une marchandise à partir de sa valeur d'usage : son prix est au contraire déterminé par sa valeur d'échange. Néanmoins, la marchandise ne peut exister sans valeur d'usage (quelque chose d'inutile ne peut être une marchandise), de telle sorte qu'une tension

dynamique s'instaure, au sein du capitalisme, entre la valeur d'usage et la valeur d'échange.

Avant de prendre conscience de cela, Marx s'accordait avec Smith et Ricardo sur l'idée que la valeur d'usage n'avait pas d'importance en économie. Après cette prise de conscience, le concept de valeur d'usage, associé à la valeur d'échange, devint un concept unificateur pour l'ensemble de son analyse du capitalisme.

La première exploration de ce concept fut entreprise alors que Marx travaillait sur le brouillon du *Capital*, en 1857 : « Ne faut-il pas concevoir la valeur comme l'unité de la valeur d'usage et de la valeur d'échange ? En soi et pour soi, la valeur en tant que telle n'est-elle pas le général par rapport à la valeur d'usage et à la valeur d'échange qui en seraient des formes particulières ? Quelles en sont les conséquences sur le plan économique^{773} ? »

La manière dont il avança cette proposition (sous la forme d'une interrogation adressée à lui-même, plutôt que sous la forme d'un énoncé didactique) et son questionnement (« quelles en sont les conséquences sur le plan économique ? ») en disent long sur la nouveauté de ce concept à ses yeux. À partir de ce point, Marx utilisa exclusivement cette méthodologie positive, fondée sur une analyse axiomatique générale de la marchandise, afin d'expliquer la source de la plus-value. Puisque ce point n'est connu que par très peu de marxistes, il est utile de citer plusieurs fois Marx à ce sujet.

J'ai souligné plus haut que Marx raillait Ricardo de ne pas avoir donné d'explication à la différence entre travail incorporé et travail commandé. Il remarquait que Smith était tombé dans l'erreur en affirmant que, sous le système capitaliste, un travailleur devrait être payé pour ce qu'il produit. Il poursuivait :

En revanche, Ricardo tient bon à l'endroit juste. Mais comment ?

« La valeur du travail et la quantité de marchandises qu'une quantité déterminée de travail peut acheter ne sont pas égales » ?

Et pourquoi ne le sont-elles pas ?

« Le produit de l'ouvrier, ou l'équivalent de ce produit n'est pas égal à la rémunération de l'ouvrier. »

[...] La valeur du travail de l'ouvrier n'est pas identique au salaire de son travail, car ils sont différents. En effet, ils ne sont pas identiques. Curieuse conclusion^{774} !

Marx compare alors la facilité avec laquelle il parvient à déduire la source de la plus-value, avec l'échec de Ricardo à faire de même : « Ce que le capitaliste reçoit dans l'échange, c'est la force de travail : telle est la valeur d'échange qu'il paie. Le travail vivant est la valeur d'usage qu'a pour lui cette valeur d'échange : telle est la valeur d'usage dont découle la plus-value, et c'est l'abolition de l'échange en général^{775}. »

Il existe de nombreux autres passages de ce genre, une bonne partie étant écrite au sein de documents qui n'étaient pas destinés à la publication ou qui ne furent jamais formellement

complétés par Marx. Mais même dans le passage le plus fameux du *Capital* (volume I) où Marx déduit la source de la plus-value, cette déduction positive a la priorité sur la preuve négative.

Marx commença *Le Capital* par le nettoyage de certaines toiles d'araignée intellectuelles, afin de dévoiler la source de la plus-value en critiquant les explications reposant sur l'échange inégal ou sur l'augmentation de l'utilité grâce à l'échange. Il reformula ensuite l'axiome des Classiques selon lequel l'échange implique un transfert d'équivalents, et la conclusion selon laquelle, dès lors, l'échange ne peut offrir en lui-même de réponses sur l'origine de la plus-value. Cependant, dans le même temps, la circulation reposant sur l'échange d'équivalents doit être le point de départ à partir duquel la source de la plus-value est déduite. Marx exprima superbement ce dilemme :

La transformation de l'argent en capital doit être expliquée en prenant pour base les lois immanentes de la circulation des marchandises, de telle sorte que l'échange d'équivalents serve de point de départ. Notre possesseur d'argent, qui n'est encore capitaliste qu'à l'état de chrysalide, doit d'abord acheter des marchandises à leur juste valeur, puis les vendre ce qu'elles valent, et cependant, à la fin, retirer plus de valeur qu'il n'en avait avancé. La métamorphose de l'homme aux écus en capitaliste doit se passer dans la sphère de la circulation et en même temps doit ne point s'y passer. Telles sont les conditions du problème⁽⁷⁷⁶⁾.

Il commença par résoudre ce dilemme grâce à l'explication directe et puissante de la dialectique de la marchandise. Si la valeur d'échange de la marchandise ne peut être la source de la plus-value, alors l'opposé dialectique de la valeur, la valeur d'usage, est la seule source possible :

Il faut donc que le changement de valeur exprimé par A-M-A', conversion de l'argent en marchandise et reconversion de la même marchandise en davantage d'argent, provienne de la marchandise. Mais il ne peut pas s'effectuer dans le deuxième acte M-A', la revente, où la marchandise passe tout simplement de sa forme naturelle à sa forme argent. Si nous envisageons maintenant le premier acte A-M, l'achat, nous trouvons qu'il y a échange entre équivalents et que, par conséquent, la marchandise n'a pas plus de valeur échangeable que l'argent converti en elle. Reste une dernière supposition, à savoir que le changement procède de la valeur d'usage de la marchandise, c'est-à-dire de son usage ou de sa consommation. Or, il s'agit d'un changement dans la valeur échangeable, de son accroissement. Pour pouvoir tirer une valeur échangeable de la valeur d'usage d'une marchandise, il faudrait que l'homme aux écus eût l'heureuse chance de découvrir au milieu de la circulation, sur le marché même, une marchandise dont la valeur d'usage possédât la vertu particulière d'être source de valeur échangeable, de sorte que la consommer serait réaliser du travail et, par conséquent, créer de la valeur⁽⁷⁷⁷⁾.

Marx utilisa alors la différence quantitative entre la valeur d'échange de la force de travail et sa valeur d'usage pour dévoiler la source de la plus-value dans la transaction entre travailleur et capitaliste :

Mais le travail passé que la force de travail recèle et le travail actuel qu'elle peut exécuter, ses frais d'entretien journaliers et la dépense qui s'en fait par jour, ce sont là deux choses tout à fait différentes. Les frais de la force en déterminent la valeur d'échange, la dépense de la force en constitue la valeur d'usage. Une demi-journée de travail suffit pour faire vivre l'ouvrier pendant 24 heures, il ne s'ensuit pas qu'il ne puisse travailler une journée tout entière. La valeur que la force de travail possède et la valeur qu'elle peut créer diffèrent donc de grandeur. C'est cette différence de valeur que le capitaliste avait en vue lorsqu'il acheta la force de travail. L'aptitude de celle-ci à faire des filés ou des bottes n'était qu'une *condition sine qua non*, car le travail doit être dépensé sous une forme utile pour produire de la valeur. Mais ce qui décida l'affaire, c'était l'utilité spécifique de cette marchandise d'être source de valeur, et de davantage de valeur qu'elle n'en possède elle-même. C'est là le

service spécial que le capitaliste lui demande. Il se conforme en ce cas aux lois éternelles de l'échange des marchandises. En effet, le vendeur de la force de travail, comme le vendeur de toute autre marchandise, en réalise la valeur échangeable et en aliène la valeur d'usage⁽⁷⁷⁸⁾.

Le seul moment où la déduction « négative » de Marx survit réside dans l'affirmation que la force de travail est la seule marchandise dont la propriété est d'être « source de valeur, et de davantage de valeur qu'elle n'en possède elle-même ». Dans *Le Capital* (I), Marx semblait atteindre avec succès la conclusion selon laquelle les moyens de production ne peuvent être la source de la plus-value. Cependant, il arrivait à cette conclusion en contredisant une prémisse élémentaire de sa preuve « positive », affirmant que la valeur d'usage et la valeur d'échange d'une marchandise sont sans rapport. Rigoureusement appliquée, sa « preuve positive » contredit la preuve négative en montrant que tous les inputs de la production sont des sources potentielles de valeur.

Coupable d'incohérence ou de compromis

Dans sa tentative pour préserver la proposition de sa théorie de la valeur travail selon laquelle la force de travail est la seule source de plus-value, Marx avançait trois propositions qui vont fondamentalement à l'encontre de son approche générale de la marchandise : premièrement, pour les moyens de production, l'acheteur fait usage de leur valeur d'échange, non de leur valeur d'usage ; deuxièmement, leur valeur d'usage ne peut excéder leur valeur d'échange ; et troisièmement, la valeur d'usage d'une marchandise entrant dans la production réapparaît d'une certaine manière dans la valeur d'usage des marchandises qu'elle permet de fabriquer.

Marx débutait en affirmant simplement que les moyens de production ne peuvent transférer plus de valeur au produit que leur propre valeur d'échange. Il tentait ensuite de forger une égalité entre la valeur d'échange et la valeur d'usage des moyens de production, en égalisant la dépréciation d'une machine avec sa capacité productive.

Abstraction faite de sa représentation purement symbolique par des signes, la valeur n'existe que dans une chose utile, un objet [...]. Si donc la valeur d'usage se perd, la valeur d'échange se perd également. Les moyens de production qui perdent leur valeur d'usage ne perdent pas en même temps leur valeur, parce que le procès de travail ne leur fait en réalité perdre la forme primitive d'utilité que pour leur donner dans le produit la forme d'une utilité nouvelle. [...] Il suit de là que le produit n'absorbe, dans le cours du travail, la valeur du moyen de production qu'au fur et à mesure que celui-ci, en perdant son utilité, perd aussi sa valeur. Il ne transmet au produit que la valeur qu'il perd comme moyen de production⁽⁷⁷⁹⁾.

Ne vous inquiétez pas si vous trouvez ce paragraphe difficile : il fourmille de propositions erronées et ambiguës. Premièrement, les deux dernières phrases, qui semblent lier le transfert de valeur de la machine à sa dépréciation, sont incorrectes (voir *infra*). Deuxièmement, la déclaration selon laquelle la valeur d'usage d'une machine réapparaît dans la valeur d'usage du produit tend à rendre égales la valeur d'usage de la machine et l'utilité rencontrée par les consommateurs achetant les biens que la machine produit. Mais la valeur d'usage d'une machine est spécifique uniquement à l'acheteur capitaliste. En expliquant que la

valeur d'usage de la machine réapparaît dans le produit, Marx envisage en fait l'existence d'une utilité abstraite, l'utilité des machines se transmettant à l'utilité des marchandises qu'elles produisent. Il ne s'agit plus d'économie marxiste, mais d'économie néoclassique.

L'ambiguïté de cette déclaration concerne le transfert de la valeur par les moyens de production. Laquelle des deux « valeurs » les machines transfèrent-elles ? La valeur d'usage ou la valeur d'échange ? Si Marx voulait dire qu'elles transfèrent leur valeur d'usage, cette phrase serait correcte dans le cadre de son analyse des marchandises. Mais, plus loin, il semble clair que, par cette expression, il entend le transfert de la valeur d'échange des moyens de production et non de leur valeur d'usage (ce qui est le cas pour le travailleur). Laissant clairement apparaître le défaut de son raisonnement logique, il affirme que, durant la vie d'une machine, « sa valeur d'usage pendant cette période a été consommée entièrement par le travail, et [...] sa valeur s'est transmise tout entière au produit^{780} ». Cela revient à affirmer que dans le cas des machines et des matières premières, ce qui est consommé par l'acheteur, ce n'est pas leur valeur d'usage, comme c'est le cas pour les autres marchandises, mais leur valeur d'échange.

Cette ambivalence refait surface quand Marx discute de l'exemple d'une machine dont la durée de vie est de six jours. Il énonce tout d'abord la proposition correcte selon laquelle la machine transfère sa valeur d'usage au produit, mais rend ensuite cette valeur équivalente à la valeur d'échange. Il affirme que si une machine dure six jours, « elle perd chaque jour en moyenne un sixième de sa valeur d'usage et transmet par conséquent un sixième de sa valeur d'échange au produit quotidien ». Il esquisse l'inférence correcte, bien que mal formulée, selon laquelle « un moyen de production ne transmet jamais au produit plus de valeur qu'il n'en perd lui-même par son dépérissement dans le cours du travail ». Cependant, l'ambiguïté entre la valeur d'échange et la valeur d'usage demeure, et sa conclusion bifurque malheureusement. Énonçant sa conclusion de manière succincte par rapport au reste de son raisonnement, il affirme :

Le maximum de valeur qu'ils peuvent perdre dans le cours du travail a pour limite la grandeur de valeur originaires qu'ils possédaient en entrant dans l'opération, ou le temps de travail que leur production a exigé [...]. Quelle que soit l'utilité d'une matière première, d'une machine, d'un moyen de production, s'il coûte 150 £, soit cinq cents journées de travail, il n'ajoute au produit total qu'il contribue à former jamais plus de 150 ;^{781}.

Au fond, Marx parvient au résultat suivant : les moyens de production ne peuvent générer de la plus-value en confondant la dépréciation, ou la perte de valeur d'une machine, avec la création de valeur. Marx combina les truismes selon lesquels la quantité maximale de valeur qu'une machine peut perdre est sa valeur d'échange, de sorte que la valeur d'échange d'une machine deviendra nulle uniquement quand sa valeur d'usage aura été complètement épuisée, afin de conclure que la valeur d'une machine ajoutée à la production l'équivalent de la valeur d'échange perdue dans la dépréciation. La valeur ajoutée par la machine étant égale à la valeur perdue, aucune valeur nette n'est transférée au produit, et ainsi seul le travail peut être source de plus-value.

Alors que ces arguments peuvent paraître plausibles, en réalité, ils impliquent une confusion entre deux attributs distincts d'une machine : son coût (sa valeur d'échange) et son utilité (sa valeur d'usage). Dans une perspective marxiste, la dépréciation correspond au passage de l'autre côté du bilan de la valeur d'échange d'une machine au cours de sa vie productive. Par conséquent, la dépréciation maximale d'une machine correspond à sa valeur d'échange. À mesure qu'elle s'use, tant sa valeur résiduelle que son utilité diminuent, et ces deux déclinis prennent fin en même temps. Cependant, il ne s'ensuit pas que l'utilité (la capacité à créer de la valeur) de la machine est égale à son coût (sa dépréciation). Bien qu'un capitaliste ne fera « passer par pertes et profits » le second qu'au moment où la première s'est éteinte, les deux aspects sont néanmoins complètement indépendants. Il n'y a pas de raison de supposer que la valeur perdue par la machine soit équivalente à la valeur qu'elle génère.

Une analogie avec le travail éclaire l'erreur qui réside dans l'égalisation de ces deux variations. Si les travailleurs reçoivent un salaire de subsistance, et si la journée de travail épuise la capacité de travail, alors on pourrait dire que dans une journée, le travailleur se « déprécie » d'un montant équivalent au salaire de subsistance – la valeur d'échange de la force de travail. Cependant, cette dépréciation n'est pas la limite de la quantité de valeur qui peut être ajoutée par un travail dans une journée de travail – la valeur d'usage du travail. La valeur ajoutée n'est pas liée à la valeur perdue, et elle lui est supérieure ; si ce n'était pas le cas, il ne pourrait y avoir de surplus.

Mais n'écoutez pas ce que je dis. Accrochez-vous à Marx !

L'origine de la plus-value (III)

Comme noté plus haut, Marx a développé pour la première fois son analyse dialectique de la marchandise alors qu'il travaillait sur les brouillons du *Capital*. Il fut au départ si enthousiasmé par cette approche qu'il l'explora librement, sans aucune considération pour la façon dont elle se combinait avec sa précédente analyse. De ce fait, on trouve une utilisation correcte de sa nouvelle logique, contredisant directement l'ancienne, par l'affirmation qu'une machine peut engendrer davantage de valeur que celle qui est perdue dans la dépréciation.

Le tableau 17.1 est typique des exemples chiffrés de Marx sur la productivité en valeur. Dans ce tableau, la plus-value est directement proportionnelle à la force de travail (le capital variable), et la valeur du produit total est la somme de la valeur des moyens de production, du capital variable, et de la plus-value. Dans cette analyse, la contribution des inputs hors travail à la valeur du produit correspond exactement à leur dépréciation. Cependant, en se référant à un tableau similaire juste après avoir développé son analyse de la valeur d'usage et de la valeur d'échange, Marx commente : « Il faut supposer en outre que la valeur d'usage de la machine (contrairement à l'exemple ci-dessus) est beaucoup plus grande que sa valeur, c'est-à-dire que sa dévalorisation au cours de la production n'est pas dans le même rapport que l'augmentation de ce qu'elle produit^{782}. »

Regardons l'exemple illustré par le tableau 17.7. Les deux entreprises emploient la même quantité de capital variable – quatre jours de travail payés 40 « thalers » (unité de la monnaie allemande de l'époque), soit la valeur de la force de travail acquise. Cependant, la première entreprise (« Capital I »), avec un capital plus ancien, produit simplement une plus-value de 10, alors que la seconde, disposant d'un capital plus récent, produit une plus-value de 13,33. Les 3,33 de différence dans le surplus peuvent être attribués à leurs machines et au fait que « la valeur d'usage de la machine [...] est beaucoup plus grande que sa valeur, c'est-à-dire que sa dévalorisation au cours de la production n'est pas dans le même rapport que l'augmentation de ce qu'elle produit^{783} ».

Tableau 17.7 : L'exemple de Marx où la valeur d'usage des machines excède sa dépréciation

Production	Papier	Presse	Journée de travail	Salaires payés	Surplus	Production	Taux de plus-value (%)	Taux de profit (%)
Capital I	30	30	4	40	10	30	25	10
Capital II	100	60	4	40	13,33	100	33,3	6,7

Marx sans la théorie de la valeur travail

L'analyse dialectique de Marx contredit donc un élément central de sa théorie : l'affirmation selon laquelle le travail est la seule source de plus-value. Étant arrivé à la conclusion ci-dessus, Marx se trouva soudain piégé lui-même, à la manière de Hegel qui, selon Marx (voir sa thèse de doctorat), avait passé des compromis avec ses propres principes. L'analyse dialectique de la marchandise était puissante, et les conclusions qui, logiquement, s'ensuivirent, étaient inéluctables : la théorie de la valeur travail ne peut être vraie que si la valeur d'usage d'une machine est exactement égale à sa valeur d'échange. Or un principe élémentaire de cette analyse est que la valeur d'usage et la valeur d'échange sont incommensurables^{784}.

Si Marx avait suivi sa nouvelle logique, la théorie de la valeur travail aurait connu une autre histoire. Mais sa disparition aurait entraîné dans sa chute la baisse tendancielle du taux de profit et l'avènement inévitable du socialisme.

La tendance à la baisse du taux de profit était prédite à partir des propositions selon lesquelles a) avec le temps, le ratio capital/travail augmentera et b) cela poussera le taux de profit à la baisse. Mais b) repose sur l'idée que le travail est la seule source de plus-value, de telle sorte qu'une hausse du ratio capital sur travail signifie une baisse du taux de profit. Si la plus-value peut au contraire être captée par tout input productif, et non pas uniquement par le travail, une augmentation du ratio capital/travail n'aura pas d'implications nécessaires

pour le taux de profit : il peut chuter, augmenter, ou rester stable.

Sans tendance inéluctable à la baisse du taux de profit, le remplacement du capitalisme par le socialisme n'est plus une fatalité. Cependant, Marx s'était enorgueilli d'être le « socialiste scientifique », celui qui, par opposition aux « socialistes utopiques » qui rêvaient simplement d'un monde meilleur, prouverait pourquoi le socialisme devait émerger. Il se rendit néanmoins compte que son nouvel outil logique, évidemment supérieur à l'ancien, portait atteinte au fondement de son argumentation sur l'avènement inévitable du socialisme.

Il n'est pas étonnant que Marx ait alors essayé de trouver un moyen de rendre sa nouvelle logique cohérente avec l'ancienne. À l'époque du *Capital*, il s'était convaincu lui-même que les deux tenaient ensemble : la nouvelle méthodologie positive se combinait avec l'ancienne sur la question de la productivité en valeur des machines. Marx succomba aux mêmes défauts qu'il avait mis en exergue, dans sa thèse, à propos de Hegel :

Qu'un philosophe commette telle ou telle inconséquence sous l'empire de telle ou telle accommodation, c'est pensable ; lui-même peut en avoir conscience. Mais ce dont il n'a pas conscience, c'est que la possibilité de cette accommodation apparente a sa racine la plus intime dans une insuffisance ou dans une compréhension insuffisante de son principe lui-même. Si donc un philosophe s'était réellement accommodé, ses disciples devraient expliquer à partir de la conscience intime et essentielle de ce philosophe ce qui revêtait pour lui-même la forme d'une conscience ésotérique. De cette façon, ce qui apparaît comme un progrès de la conscience est en même temps un progrès de la science. On ne suspecte pas la conscience particulière du philosophe, mais on construit la forme essentielle de sa conscience, on l'élève à une figure et à une signification déterminées et ainsi en même temps on la dépasse⁽⁷⁸⁵⁾.

De même, Marx n'est parvenu à ses fins qu'en compromettant sa propre théorie, et en engendrant une « insuffisance » dans « son principe lui-même ». Mais le succès a un coût : la nouvelle logique, celle dont Marx était si fier, a été ignorée par ses successeurs. Marx y contribua en partie en obscurcissant le moyen qui lui avait permis de faire apparaître sa méthode positive comme cohérente avec l'ancienne méthode négative. Toutefois, je ne peux réduire pour autant la contribution importante des « marxistes » eux-mêmes à la mauvaise interprétation de Marx.

La compréhension erronée de Marx

Bien que cette compréhension erronée soit surtout apparue après sa mort, Marx a pu avoir un aperçu de la manière dont sa théorie était mal interprétée aussi bien par ses amis que par ses ennemis. Il rédigea un commentaire piquant sur l'interprétation grossière de l'argumentation du *Capital* par l'économiste allemand Adolph Wagner et, paradoxalement, l'interprétation hostile de Wagner fut adoptée par les successeurs de Marx après sa mort.

Wagner expliquait que Marx n'avait pas compris du tout la notion de valeur d'usage, et qu'elle ne jouait aucun rôle dans son analyse. Marx fit de cette explication un commentaire acerbe :

Rodbertus lui a écrit une lettre [...] où il, Rodbertus, explique qu'« il n'existe qu'une sorte de valeur », la valeur d'usage [...].

Wagner dit : « C'est totalement correct, et implique une modification de la “division” commune illogique de la valeur entre valeur d'usage et valeur d'échange » – et ce même Wagner me place parmi les gens pour qui « la valeur d'usage » doit être complètement « écartée » de la « science⁽⁷⁸⁶⁾ ».

Marx énonce ensuite des propos catégoriques sur le rôle joué par la valeur d'usage dans sa théorie :

Ce ne sont que des « balivernes ». Seul un obscurantiste qui n'a pas compris un mot du *Capital* peut conclure que, puisque Marx, dans une note de la première édition du *Capital*, renverse les âneries sur la « valeur d'usage » de la profession allemande dans son ensemble, et renvoie les lecteurs qui veulent en savoir plus sur la valeur d'usage réelle aux « guides commerciaux », la valeur d'usage ne joue donc aucun rôle dans son travail. L'obscurantiste a oublié que mon analyse de la marchandise ne s'arrête pas à une présentation duale de la marchandise, [mais] qu'elle va plus loin, [de telle sorte] que la plus-value est elle-même dérivée d'une valeur d'usage « spécifique » de la force de travail qui lui appartient exclusivement, etc. Chez moi, la valeur d'usage joue un rôle important complètement différent de [celui qui prévalait] dans l'économie [politique] auparavant⁽⁷⁸⁷⁾.

Les protestations de Marx ont été vaines. En dépit de cette véhémence affirmant le rôle essentiel de la valeur d'usage dans sa méthode analytique, et en dépit du fait que ce document fût disponible dès le début du xx^e siècle, la valeur d'usage et la méthodologie « positive » dont elle faisait partie intégrante furent effacées du marxisme *mainstream*. Paul Sweezy affirmait dans son influent ouvrage, *The Theory of Capitalist Development*, que :

« Chaque marchandise, écrit Marx, se présente sous le double aspect de valeur d'usage et de valeur d'échange. » La valeur d'usage est une expression d'une certaine relation entre le consommateur et l'objet consommé. L'économie politique, de l'autre côté, est une science sociale des relations entre les individus. Il s'ensuit que « quand la valeur d'usage est prise en tant que valeur d'usage, elle n'entre pas dans le domaine de l'économie politique⁽⁷⁸⁸⁾ ».

Cependant, nous pouvons constater avec ironie que la citation utilisée par Sweezy pour défendre l'idée que la valeur d'usage ne joue aucun rôle dans l'analyse marxiste est celle à laquelle Marx faisait référence (en parlant de la « première édition du *Capital* », Marx entendait l'ouvrage de 1859 intitulé *Contribution à la critique de l'économie politique*) quand il qualifiait Wagner d'« obscurantiste ». Selon les propres termes de Marx, le marxisme du xx^e siècle est ainsi passé totalement à côté du cœur philosophique de l'analyse marxienne du capitalisme.

Pauvreté de la philosophie

La critique de Bose et la dialectique de Marx au sujet de la marchandise montrent que la philosophie ne peut sauver la théorie de la valeur travail des griffes de la critique de Steedman. L'analyse philosophique renforce l'exemple de Steedman qui montre que la logique de la théorie de la valeur travail est défectueuse.

Au contraire, les mathématiques et la philosophie de Marx confirment que la plus-value – et ainsi le profit – peut être générée par n'importe quel input productif. Il n'existe pas de source unique du surplus : les obscures divagations de Smith sur le fait que les animaux et les machines contribuent à la création de valeur étaient correctes.

Le dépérissement de Marx ?

L'économie marxiste est bien plus solide une fois débarrassée de la théorie de valeur travail. La méthodologie valeur d'usage/valeur d'échange qui fut utilisée ci-dessus uniquement pour la question de la source de la plus-value s'applique à un grand nombre de questions pour lesquelles la théorie de la valeur travail est soit silencieuse, soit triviale^{789}. Le marxisme devient alors le sommet de l'économie classique, plutôt que son cul-de-sac.

Cependant, il y a peu de chance, selon moi, que ce nouveau marxisme amélioré soit adopté par les marxistes d'aujourd'hui, comme il y a peu de chances que les économistes néoclassiques abandonnent le concept d'équilibre...

Leur résistance, tout comme celle opposée par les néoclassiques aux critiques présentées dans ce livre, est due en grande partie à l'idéologie.

Le mérite des marxistes par rapport aux économistes néoclassiques est qu'eux, au moins, reconnaissent promouvoir une idéologie. Les marxistes sont consciemment engagés dans la croyance selon laquelle le capitalisme doit être remplacé par le socialisme, alors que les néoclassiques n'ont même pas conscience d'être les apôtres d'une religion qui stipule que si seulement nous pouvions supprimer toutes les interventions de l'État sur le marché, nous habiterions certainement le meilleur des mondes possibles.

La tendance à la baisse du taux de profit est cruciale pour cette croyance dans l'avènement inévitable du socialisme, et il s'agit de l'un des nombreux concepts qui s'effondrent, une fois débarrassés de la théorie de la valeur travail. Les économistes marxistes sont susceptibles de continuer à s'accrocher à la théorie de la valeur travail, à préserver leur religion, plutôt que d'adopter un raisonnement logique.

Si mon pessimisme est justifié, l'économie marxiste continuera d'être absorbée dans sa quête impossible d'une solution au problème de la transformation, et restera inadéquate au développement futur de la discipline.

Cependant, la théorie de la valeur travail continuera d'être l'idéologie de premier plan de la gauche, particulièrement dans le tiers-monde. L'argumentation selon laquelle le travail est la seule source de profit, de sorte que le capitalisme est fondé sur l'exploitation du travail, constitue une analyse simple et convaincante de l'oppression dans notre monde si honteusement inégal. Un spectre ne hante peut-être plus l'Europe, mais le marxisme continuera d'être la bannière des dépossédés pendant de nombreuses années.

Toutefois, si les économistes hétérodoxes et non marxistes peuvent ignorer le raffut provoqué par les derniers adeptes de la théorie de la valeur travail, et au contraire extraire de Marx les riches fondements philosophiques de son analyse du capitalisme, alors la théorie dialectique de la valeur chez Marx pourra jouer un rôle dans la réforme de la théorie

économique. Pour l'instant, cependant, aucune des nombreuses écoles de pensée hétérodoxes ne dispose d'une théorie cohérente de la valeur qui constitue une alternative à la théorie subjective défectueuse de l'économie néoclassique. Reste que, même si elles ne disposent pas du concept central et organisateur qu'offre une théorie de la valeur, ces écoles de pensée alternatives offrent la promesse d'une théorie économique qui peut être réellement pertinente pour l'analyse et la gestion d'une économie capitaliste.

{730} Même si certains économistes d'autres écoles de pensée continuent d'accorder une grande attention aux écrits originaux de Marx sur l'économie, et voient Marx comme le père d'un grand nombre de concepts importants de l'analyse économique.

{731} David Ricardo, *Des principes de l'économie politique et de l'impôt* (1817), Paris, Flammarion, 1977.

{732} Karl Marx, *Le Capital* (1867), livre I, section I, chapitre II, in Karl Marx, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1963, p. 623-624.

{733} Il se peut que cette histoire soit apocryphe, mais il se peut aussi qu'elle ne le soit pas : voir thebeadsite.com/FROMANG.html et www.crazyhorse.org pour les deux hypothèses.

{734} La critique de Sraffa d'une courbe d'offre croissante ainsi que les critiques de la courbe de demande agrégée sapent également la position néoclassique et supporte la vision des Classiques.

{735} Il s'agissait déjà d'un sujet de discorde à l'époque d'Aristote. Cependant, les prédécesseurs des physiocrates furent plutôt peu méthodiques sur cette question de la détermination de la valeur et du prix.

{736} François Quesnay, « Grains », in *Œuvres économiques complètes et autres textes* (1757), Paris, Éditions de l'Ined, 2005.

{737} Adam Smith, *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations*, (1776), Paris, Presses universitaires de France, 1995, p. 1 de l'introduction.

{738} Cela signifie qu'à mesure que la production s'accroît, les coûts de production diminuent. Smith raisonnait donc en termes de « courbe d'offre décroissante » (du moins, à moyen et long terme), par opposition avec la courbe d'offre croissante, si importante en économie aujourd'hui, mais déconstruite au chapitre V.

{739} Adam Smith, *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations*, *op. cit.*, p. 53.

{740} *Ibid.*, p. 54.

{741} *Ibid.*, p. 56.

{742} David Ricardo, *Des principes de l'économie politique et de l'impôt* (1817), *op. cit.*

{743} *Ibid.*

{744} *Ibid.*, p. 34-35.

{745} Tous ces exemples étaient hypothétiques, bien entendu : Ricardo n'est pas allé mesurer le travail exigé pour produire des moyens de production d'une industrie et présenter ensuite ces résultats.

{746} « Ce ne sont pas seulement ses serviteurs laborieux, mais ses bêtes de trait, qui sont des travailleurs productifs. » Adam Smith, *Enquête*, *op. cit.*

{747} Adam Smith, *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations*, *op. cit.*, p. 325.

- {750} Karl Marx, *Théories sur la plus-value*, tome II (1862-1863), Paris, Éditions sociales, 1975.
- {751} *Ibid.*
- {752} Karl Marx, *Le Capital* (1875), livre I, section III, chapitre VIII, in Karl Marx, *Œuvres*, tome I, Paris, Gallimard, 1963, p. 758.
- {753} Karl Marx, *Salaires, prix et profit* (1865), Paris, Éditions sociales, 1969, p. 43.
- {754} Karl Marx, « Travail salarié et capital », in *Salaires, prix et profit* (1847), Paris, Messidor/Éditions sociales, 1985, p. 78.
- {755} Il n'y a, en pratique, pas de raison d'affirmer que le taux de plus-value doit être constant au cours du temps, et Joan Robinson utilisa cet argument pour fonder sa critique de l'économie marxienne. Elle expliqua qu'une augmentation de c pouvait engendrer une hausse de s/v , de telle sorte que le taux de profit ne diminuerait pas avec le temps.
- {756} Il existe, selon Marx, plusieurs contre-tendances qui pourraient atténuer cela mais, *in fine*, Marx pensait que la tendance à la baisse du taux de profit prévaudrait.
- {757} Il s'agit d'un résumé extrêmement bref d'une argumentation bien plus complexe. Mon but n'est pas de proposer un exposé détaillé de la théorie de la révolution de Marx, mais de jeter les bases d'une critique de la théorie de la valeur travail.
- {758} Karl Marx, *Le Capital*, livre III (1894), in Karl Marx, *Œuvres*, *op. cit.*
- {759} Cet exemple n'est pas réaliste, mais la logique demeure la même si on intègre la possibilité que le blé soit nécessaire pour produire du blé. L'exemple de Steedman permet juste de rendre l'algèbre linéaire plus simple à suivre.
- {760} Si j'avais travaillé avec des nombres exacts plutôt qu'avec des nombres arrondis à deux décimales, les deux calculs auraient correspondu exactement. Les calculs en valeur, par contraste, diffèrent systématiquement et dans une plus grande mesure, ce qui ne peut être attribué à des erreurs d'arrondis.
- {761} Ian Steedman, *Marx after Sraffa*, Londres, NLB, 1977.
- {762} Des arguments similaires avaient été proposés dès la fin du XIX^e siècle. Steedman est simplement celui qui a proposé la critique la plus compréhensible et la plus définitive.
- {763} Ronald L. Meek, *The Economics of Physiocracy*, Londres, George Allen & Unwin, 1972.
- {764} Anwar Shaikh, « Neo-Ricardian economics: a wealth of algebra, a poverty of theory », *Review of Radical Political Economics*, 1982, vol. 14, no 2, p. 67-83.
- {765} Arun Bose, *Marx on Exploitation and Inequality*, Delhi, Oxford University Press, 1980.
- {766} *Ibid.* Je discute la lecture de Marx par Bose sur ce sujet, mais considère comme impeccable la logique de son analyse de « l'essence de la valeur ».
- {767} *Ibid.*
- {768} Il utilisa également un ensemble d'axiomes à partir desquels ces conclusions sont déduites.

{769} À chaque étape de la réduction, les intrants d'une période sont réduits aux intrants et au travail direct de la période précédente, avec une marge supplémentaire due au taux de profit d'équilibre.

{770} Des services tels qu'un massage, qui peut sembler être un bien sans marchandise utilisée, requièrent directement des marchandises (une table de massage, de l'huile), et même si l'on s'en dispense (en s'étendant au sol et en n'utilisant pas d'huile), le massage requiert indirectement des marchandises du fait de la nécessité pour le masseur de manger pour rester en vie. La marchandise « massage » ne pourrait donc pas être reproduite en l'absence des inputs marchandises, telle la nourriture.

{771} La philosophie de Marx s'inspire de celle de Hegel, Marx prétendant remplacer l'idéalisme de celui-ci par une philosophie réaliste. La dialectique est communément reconnue à travers le trio thèse-antithèse-synthèse, et bien que ce concept soit usuellement associé à Hegel et à Marx, il provient en fait d'un autre philosophe, moins connu, Fichte. Pour une discussion intelligente de la philosophie dialectique en général, et de son utilisation par Marx en particulier, voir Wilde (Lawrence Wilde, *Marx and Contradiction*, Aldershot, Avebury, 1989).

{772} Dans une économie d'un genre différent, la valeur d'usage pourrait très bien être mise au premier plan : les marchandises pourraient être produites pour les dépenses ostentatoires des classes dirigeantes, sans que soit pris en compte leur coût de production. Je me rappelle assez bien avoir aperçu un gratte-dos fait de jade, d'or, de diamants, d'émeraudes et de rubis dans la Cité interdite de Pékin.

{773} Karl Marx, *Fondements de la critique de l'économie politique* (1857), Paris, Éditions Anthropos, 1967, p. 41. Cette « découverte » de l'application de la philosophie dialectique à l'économie est survenue après que Marx eut relu Hegel au moment où il rédigeait les *Grundrisse* (Allen Oakley, *The Making of Marx's Critical Theory*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1983 ; Ernest Mandel, *The Formation of the Economic Thought of Karl Marx*, Londres, NLB, 1971).

{774} *Ibid.*

{775} *Ibid.*

{776} Karl Marx, *Le Capital* (1875), livre I, section II, chapitre V, in Karl Marx, *Œuvres, op. cit.*, p. 713-714.

{777} *Ibid.*, section III, chapitre VI, p. 714-715.

{778} *Ibid.*, section III, chapitre VII, p. 744-745.

{779} *Ibid.*, section III, chapitre VIII, p. 755.

{780} *Ibid.*, p. 755.

{781} *Ibid.*, p. 758.

{782} Karl Marx, *Fondements de la critique de l'économie politique* (1857), Paris, Éditions Anthropos, 1967.

{783} La discussion de Marx sur cet exemple continue d'attribuer l'augmentation de la plus-value au travail ; cependant, la source de cette différence ne provient pas d'une différence dans le taux de plus-value en fonction du travail employé, mais dans le postulat que la valeur d'usage d'une machine excède sa valeur d'échange.

{784} « Valeur d'usage et valeur d'échange [sont] par leur nature des grandeurs incommensurables entre elles » (Karl Marx, *Le Capital* (1875), in Karl Marx, *Œuvres, op. cit.*). Il est à noter que Marx décrit la valeur d'usage comme une grandeur, dans cette circonstance. En dehors de la production, quand les marchandises sont achetées pour être consommées plutôt que pour être utilisées dans la production d'autres marchandises, leur valeur d'usage sera qualitative, et donc incommensurable avec leurs valeurs d'échange.

{785} Karl Marx, *Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Épicure* (1841), Bordeaux, Éditions Ducros, 1970, p. 234-235.

{786} Karl Marx, « Marginal notes on A. Wagner » (1879), in David McLennan (sous la dir.), *Karl Marx: Early Texts*,

Oxford, Basil Blackwell, 1971.

{787} *Ibid.*

{788} Paul M. Sweezy, citant Marx (Karl Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859), Paris, Éditions sociales, 1972), in *The Theory of Capitalist Development*, New York, Oxford University Press, 1942.

{789} Voir les ouvrages suivants pour une discussion sur certaines de ces questions : Shalom Groll, « The active role of “use value” in Marx's economics », *History of Political Economy*, vol. 12, no 3, 1980, p. 336-371 ; Steve Keen, « Use-value, exchange-value, and the demise of Marx's labor theory of value », *Journal of the History of Economic Thought*, vol. 15, 1993, p. 107-121 ; Steve Keen, « The misinterpretation of Marx's theory of value », *Journal of the History of Economic Thought*, vol. 15, 1993, p. 282-300 ; Steve Keen, « The nonlinear dynamics of debtdeflation » in William A. Barnett, Carl Chiarella, Steve Keen, Robert Marks, Hermann Schnabl (sous la dir.), *Commerce, Complexity and Evolution*, New York, Cambridge University Press, 2000.